

POÈTES FRANÇAIS D'ANGLETERRE

A peine si plusieurs anglicismes accusent de loin en loin un très léger malaise.

STEPHANE MALLARMÉ, Préface à *Vatek*.

« On ne s'imagine peut-être pas en France que l'Angleterre ait ses poètes français. Elle en a pourtant plus d'un; mais c'est à la France à prononcer sur leur mérite. »

C'est ainsi qu'en 1733, s'exprimait déjà un écrivain qui avait sur ce sujet des lumières assez vives. Il habitait, alors, à Londres; il y était en commerce suivi avec des hommes fort distingués par la naissance, les connaissances et le mérite; et, de Londres même, il rédigeait alors un petit ouvrage périodique d'un goût nouveau où il se proposait d'éclairer le public français sur les mœurs, la nature et les arts de l'Angleterre. Il avait l'esprit prompt, beaucoup d'application à l'étude et un naturel fort sensible dont il avait donné la mesure fort particulièrement dans cette *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, qui venait tout justement de paraître. C'est en effet l'abbé Prevost qui s'exprimait ainsi. Non content d'avoir approfondi la langue anglaise au point de la parler et de l'écrire fort correctement, il se mêlait de pénétrer tous les goûts de la nation rivale. On n'y avait point encore entièrement éteint cette inclination à la culture française que les Stuarts avaient auparavant fortement imprimée; et d'autre part, les esprits les plus libres de France commençaient à venir chercher en Angleterre de nouvelles raisons d'ordonner une liberté et un meilleur aménagement social dont la nécessité se faisait de jour en jour plus vive. L'abbé Prevost se félicitait de rencontrer à Londres un goût pour la France qui

fût assez vif pour pousser les Anglais à en emprunter la langue, à l'occasion, et à vouloir rivaliser avec les poètes de Paris, et ceux de Versailles même. Cependant il ne donnait point dans le travers de louer extrêmement leurs efforts.

La langue française, poursuit-il, est pour eux à peu près ce que la langue latine est pour nous. L'apprenant moins par l'usage que par la lecture, et, la plupart même, dans un âge assez avancé, il est difficile qu'ils atteignent jamais à cette perfection que les Français reçoivent sans étude, et comme un présent de la nature. Il leur manque ce qui manquait à Socrate dans la langue attique, et ce qu'une simple harangère d'Athènes remarquait tout d'un coup à l'entendre prononcer seulement quelques paroles ; un tour d'expression, un ton de voix qui sont propres au pays, un goût comme inné qui ne se définit point. Le discours et le style d'un Anglais qui s'exprime en français peut servir à nous faire juger de notre manière d'écrire et de parler la langue latine en comparaison de celle de l'ancienne Rome (1).

Dans ce goût de modération qu'apporte l'abbé Prévost à tous ses écrits, peut-être n'a-t-il pas assez loué les mérites de ces étrangers. S'il est vrai qu'il parle ici principalement de la poésie, on ne doit point oublier qu'en prose, certains Anglais avaient déjà donné des témoignages d'un art singulier dans le traitement de notre langue. Il n'y avait pas fort longtemps qu'Hamilton avait doté notre littérature d'un de ses plus exquis chefs-d'œuvre avec les *Mémoires du chevalier de Grammont* qui ne se peut guère comparer qu'au *Voyage Sentimental* pour l'agrément, et aux meilleurs écrits de Saint-Evremond pour la sûreté et le charme de la langue. Il nous a laissé des vers qui ne sont point moins aisés. Il n'y avait que seize ans qu'Hamilton était mort à Saint-Germain lorsque Prévost écrivait ; l'agrément du plaisant historien de Grammont n'avait certes pu échapper à notre sentimental bénédictin.

Peu après lui, on voit Lord Chesterfield marquer une connaissance prodigieuse des subtilités les plus raffinées de notre style, principalement dans ces lettres à Madame du Bocage qui sont proprement un charme. Vers le même temps, en 1755, Gibbon écrivait fort clairement que le français lui était devenu

(1) Le Pour et le Contre, nombre XIII, p. 105, année 1733. (Cette référence se rapporte, non pas à l'édition de Didot, à Paris, que le British Museum ne possède point, mais à l'édition de la Haye.)

plus familier que l'anglais. On peut lire encore de l'acteur Garrick des lettres en français qui sont d'une impeccable tenue; et cinquante ans précisément après le moment où l'abbé Prévost donnait son sentiment, ne vit-on pas un écrivain anglais se hasarder, avec un délicat bonheur, à donner en français l'un de ses meilleurs ouvrages? Je veux dire Beckford avec son *Vathek* que, depuis lors, notre Mallarmé préfaça. C'était là une audacieuse aventure que, près d'un siècle plus tard, devait tenter encore, on sait avec quel succès, Oscar Wilde pour sa *Salomé*.

Ce ne sont là que divers exemples auxquels s'en pourraient ajouter aisément plusieurs autres non moins frappants et singuliers. Il est donc vrai que les Anglais n'ont point manqué depuis bien longtemps à découvrir le secret de notre style épistolaire, tout autant que celui de nos Mémoires, et même de nos scènes d'imagination. Il est pourtant vrai que dans le domaine de la poésie les exemples de leur habileté ont été longtemps moins éclatants. L'auteur anonyme de cette petite pièce que cite l'abbé Prévost à l'appui de ses dires ne mérite point une extrême louange, si pourtant celle qu'il adresse à Voltaire n'est point mal tournée.

VERS D'UN ANGLAIS SUR « LE TEMPLE DU GOUT »

Le Dieu du Goût, venant pour voir le Temple
Qu'en son honneur Voltaire nous construit,
D'un vit coup d'œil, d'abord, il le contemple;
Puis l'approuvant : « En ce sacré réduit,
Je veux, dit-il, établir un Grand-Prêtre
Qui règle tout, par moi-même inspiré. »
Et sur le champ, comme digne de l'être,
Des mains du Dieu Voltaire fut sacré.

Il n'est point nécessaire de rappeler ici le « *Pater Noster* » de *Madame de Pompadour* (1) où Sir Charles Hanbury Williams montre de meilleurs sentiments à l'égard de notre métrique qu'à celui de la royale favorite, sans toutefois réussir ni à blesser bien profondément celle-ci, ni à respecter celle-là.

Ce n'est point même ce Mathew Prior, dont le tombeau à Westminster s'orne si bellement de ces nobles figures de Coysevox, qui pourrait accroître notre révérence par de petits

(1) Publié en 1892 dans l'annuaire de la Société des Amis du Livre.

madrigaux du genre de celui-ci, qu'il adressait à une *Dame* qui lui avait offert un bouquet :

Souviens-toi, Chloé, du destin
De ces fleurs si frâches, si belles :
Elles ne durent qu'un matin,
Comme elles vous brillez, vous passerez comme elles.

Cela n'est point fort galant, à vrai dire, et témoignait plutôt d'une connaissance du langage français que de l'usage que l'on a d'être aimable avec les dames, même avec des fleurs.

De semblables exemples seraient pour faire trouver le témoignage de l'abbé Prévost presque trop indulgent, si nous n'avions eu, depuis lors, des exemples assurément plus étonnants.

Ce sont de « poètes français d'Angleterre » d'une date plus récente qu'il doit s'agir ici, et qui méritent bien plus que ceux-là de retenir notre attention, car deux d'entre eux se sont illustrés dans leur propre littérature et la coquetterie qu'ils ont eue de se servir de notre langue avec une déconcertante adresse ne les a point empêchés de porter la leur à un nouveau degré de perfection.

Nul doute, d'ailleurs, que de patients chercheurs sauraient trouver d'autres poètes français d'Angleterre que ceux que je me propose de rapporter ici. Si l'on n'en pourrait point trouver de meilleurs, il est à croire que l'on en rencontrerait dont la simple habileté, à défaut de talent même, pourrait fournir un sujet d'étonnement. Quand on sait quelles facultés il faut tout à la fois mettre en jeu pour composer dans une langue étrangère le moindre sonnet ou la moindre tirade, fussent-ils (en dépit de toutes les lois physiques) dans le même temps les plus creux et les plus plats, on ne peut manquer d'admirer la connaissance à laquelle certains étrangers atteignent de notre propre langue, sans qu'il nous soit possible de rencontrer dans notre pays une semblable habileté à nous servir de la leur.

Au cours d'un de ces entretiens où il répand, pour le plus grand plaisir de son interlocuteur, ses souvenirs, ses jugements perçants et son esprit, avec une constante verve, je me suis laissé dire par Mr George Moore qu'il se rencontra au milieu du siècle dernier une jeune demoiselle d'Irlande qui, non contente d'exprimer les mouvements de son cœur dans sa langue maternelle se piqua de les répandre en français. Elle

fut à Paris pour y apprendre non point seulement la langue que l'on y parle, mais bien plutôt encore celle que l'on y écrit, celle, du moins, que l'on y écrivait alors. C'était dans le temps que M. de Lamartine commençait à épuiser lui-même les parfums d'un souffle dont ses catéchumènes ne se privaient point de délayer à l'infini les derniers relents. A peine eut-elle quelques lumières de notre poésie qu'elle se montra habile à en suivre les moindres détours. Maîtresse de notre langue, elle ne visa à rien moins que de l'être de M. de Lamartine lui-même et de le vouloir épouser. Mais soit que M. de Lamartine fût encore marié, et qu'il ne se souciât point (sa femme étant Anglaise) d'attirer jusqu'en son foyer un débat plus pressant sur la question d'Irlande, soit qu'il fût trop absorbé dans ses soucis, il déclina cet honneur. La jeune Irlandaise était fort jolie, Mr Moore s'en porta garant sur les restes d'une beauté qu'il lui fut donné de considérer longtemps après et qui n'étaient point médiocres, mais M. de Lamartine ne lui donna point son cœur, il le remplaça par une préface dont cette jeune poétesse orna tout aussitôt un recueil de poésies françaises qui prit le titre de *Chants d'une Etrangère*, ce qui tout naturellement conduisit à nommer le second, qui ne tarda point à paraître, *Nouveaux Chants d'une Etrangère*.

Devenue plus habile encore à manier le lyrisme français, elle ne craignit point de composer tout un drame. Tout étrangère qu'elle était, elle ne quitta point notre territoire qu'elle n'eût parachevé ses cinq actes en vers. Il ne m'est point possible d'en dire le sujet, Mr George Moore s'étant montré sur ce point d'une grande réserve, et le catalogue du British Museum ne m'ayant pas permis d'éclaircir ce secret.

— Je l'ai rencontrée plus tard, m'a dit Mr Moore, et bien que j'eusse moi-même une certaine connaissance du français, bien qu'il m'eût été donné de fréquenter familièrement des poètes tels que Verlaine et Stéphane Mallarmé, je ne manquai point d'éprouver pour cette dame une sorte de respect ; car lequel de nous, en vérité, lequel de nous autres Anglais eût jamais pu se risquer à écrire un drame en vers français ?

— Etait-il bon ? hasardai-je naïvement.

— Vous pensez bien, me dit mon interlocuteur, qu'il n'y avait point du tout de talent là-dedans ; cela ne se pouvait faire qu'à ce prix. Vous n'imaginez pas qu'on aille écrire un drame

en cinq actes et en vers dans une langue qui n'est point la sienne à moins que d'être complètement dépourvu de talent ; mais n'est-ce point merveilleux tout de même ?

— Mais encore, insistai-je, désireux d'en savoir davantage, de quel genre était sa poésie, à quoi cela ressemblait-il ?

— Je ne saurais vous dire, reprit l'auteur d'*Esther Waters* ; cette poésie, c'était la « stérilité en extase ».

Comme Mr Moore parle le français avec la plus grande aisance et la plus extrême précision, je ne puis être accusé d'avoir mal traduit son propos. Il continua :

— Le mariage n'ayant pu se réaliser, mais le drame étant terminé, il ne lui restait plus qu'à retourner en Angleterre. Elle n'y manqua point, et reprit tout aussitôt son rang de poétesse anglaise, avec une abondance que cette tentative française n'avait fait, semble-t-il, que renforcer. Je la rencontrai par la suite. Elle avait changé de nom ; la littérature n'y était pour rien ; elle avait oublié M. de Lâmartine et s'était mariée, et, pour son plus grand bien, avec un homme qui n'entendait point le sublime. Elle lisait fort volontiers ses poèmes, qu'ils fussent français ou anglais. Un soir, il y a bien longtemps, que le hasard m'avait conduit dans le salon où, sous les auspices de sa mère, elle exhalait ses déceptions bilingues, on la vit apparaître portant dans le creux de son tablier toute une « portée » de manuscrits. « Vous n'allez point lire tout cela ce soir ? » dit la mère. Mais nous autres nous nous empressâmes aussitôt de nous écrier avec une feinte politesse : « Mais si, mais si, tous, tous. » Et ce disant, chacun de nous, d'un œil discret, considérait la porte.

Je n'ai pas eu d'autre dessein en rapportant ce propos que de montrer avec quelle facilité même les dames du Royaume-Uni sont susceptibles de saisir, à tout le moins, les exigences de la prosodie française. On me permettra bien après avoir évoqué, parmi beaucoup d'autres, cet exemple obscur de mettre à présent en lumière de plus valables témoignages.

Il est flatteur pour nous que l'un des meilleurs « poètes français d'Angleterre » soit précisément l'un des plus grands poètes anglais.

Algernon Charles Swinburne ne se contentait pas, comme je l'ai montré sur l'exemple de Baudelaire (1), de pénétrer jus-

(1) *Baudelaire et Swinburne*. Mercure de France, 15 novembre 1917.

qu'au cœur de nos poètes les plus malaisés à découvrir entièrement ; il portait à notre langue et particulièrement à celle de nos poètes une affection qui ne se démentit point un instant jusqu'à son dernier jour. Même en ses dernières années, alors que la surdité lui rendait si malaisé le commerce de ses amis, il n'avait point de plus grande satisfaction que de lire à l'un d'entre eux quelque poème français, ancien ou moderne.

Il semble que ç'ait été pour justifier sa vive inclination pour la France que Swinburne ne manqua pas de se réclamer fréquemment d'antécédences françaises qui, d'après des recherches récemment faites, ne s'avèrent que fort illusoires (1). Seulement des grands parents avaient longtemps vécu en France, et Swinburne avait volontiers déformé ce fait, par une tendresse pour notre pays dont nous ne pouvons que lui savoir gré.

La francophilie littéraire de Swinburne commença alors qu'il n'avait guère plus de quinze ans, vers 1852. A quelle époque entreprit-il d'écrire des vers français ? Il n'est guère possible de le déterminer exactement ; mais ce qui est certain, c'est qu'en 1862 (il avait alors vingt-cinq ans), il envoya au « Spectator » le compte rendu d'un volume de poésie française vivement burlesque, et de son cru, et dont il citait des extraits qu'il avait entièrement composés. La mystification était assez visible et le ton des poèmes qui y figuraient cadrerait mal avec l'esprit du « Spectator ». Ce fut une des raisons qui amenèrent Swinburne à se séparer de ce périodique, ou réciproquement.

Dans une lettre datée de 1865, il signale à un ami la présence à Londres du peintre Daubigny et ajoute : « Daubigny s'est déclaré ravi de mes chansons françaises que lui a montrées un ami à qui je les avais prêtées (2) ».

Il s'agit là des petits poèmes français qu'au cours de son drame *Chastelard* il prête à l'amant malheureux de Marie Stuart. De *Chastelard* lui-même il ne nous est parvenu qu'une strophe authentique ; toutes celles que Swinburne, dans son drame, attribue à son héros sont de sa propre composition. On peut très justement penser avec Mr Edmund Gosse qu'ils

(1) *The Boyhood of Algernon Charles Swinburne*, par Mrs Disney Leith (Chatto et Windus, 1917).

(2) *Life of Swinburne*, par Edmund Gosse, p. 120 (Macmillan, éd., Londres, 1917).

comptent parmi les plus étonnants tours de force du don génial d'assimilation que possédait Swinburne.

Assurément la chanson que fredonne Mary Beaton au lever du rideau du drame et qui débute par :

Le navire
Est à l'eau ;
Entends rire
Ce gros flot,
Que fait luire
Et bruire
Le vieux sire
Aquila.

et qui poursuit ses six strophes au cours de cette première scène a plus emprunté au *Pas d'Armes du roi Jean* ou aux *Djinns* qu'à l'esprit de Chastelard lui-même ; mais la chanson de Chastelard à la scène II de l'acte I ne manque pas de grâce non plus que de vraisemblance :

Après tant de jours, après tant de pleurs,
Soyez secourable à mon âme en peine.
Voyez comme Avril fait l'amour aux fleurs :
Dame d'amour, dame aux belles couleurs,
Dieu vous a fait belle, Amour vous fait reine.

Rions, je t'en prie ; aimons, je le veux.
Le temps fuit et rit, et ne revient guère.
Pour baiser le bout de tes longs cheveux,
Pour baiser tes cils, ta bouche et tes yeux,
L'Amour n'a qu'un jour auprès de sa mère.

et plus encore peut-être celle qu'il chante au début du deuxième acte a-t-elle la couleur à la fois fraîche et un peu atténuée de cette ardente mélancolie dont l'âme des poètes était assez volontiers animée au temps de Marie Stuart :

J'ai vu faner bien des choses,
Mainte feuille aller au vent :
En songeant aux vieilles roses,
J'ai pleuré souvent.

Vois-tu dans les roses mortes
Amour qui sourit, caché ?
O mon amant, à nos portes
L'as-tu vu couché ?

As-tu vu jamais au monde
Vénus chasser et courir ?
Fille de l'onde, avec l'onde
Doit-elle mourir ?

Aux jours de neige et de givre,
L'amour s'effeuille et s'endort.
Avec mai doit-il revivre,
On bien est-il mort?

Qui sait où s'en vont les roses,
Qui sait où s'en va le vent?
En songeant à telles choses,
J'ai pleuré souvent.

Ce n'était là encore cependant que d'habiles pastiches d'un jeune homme qui avait ardemment dévoré toute la poésie française de ses origines jusqu'à Victor Hugo, et qui s'était montré en état d'écrire sur Théophile de Viau un article dont peu de Français de son temps eussent été capables (1).

C'est dans la période de 1870 à 1882, que les circonstances et son goût semblent l'avoir le plus entraîné à écrire des poèmes français. Ce fut d'abord le *Sonnet dédicatoire* à Victor Hugo dont il orna en 1873 son drame *Bothwell*, le second de la trilogie de *Mary Stuart*.

Lorsque après la mort de l'auteur des « Emaux et Camées » l'éditeur Lemerre décida de publier un *Tombeau de Théophile Gautier*, José-Maria de Heredia suggéra de demander à Swinburne d'y contribuer : il n'y publia pas moins de six poèmes, deux en anglais, en grec, encore ce dernier est-il à vrai dire un groupe de cinq petits poèmes.

Les deux poèmes en français réimprimés par Swinburne dans la seconde série de ses *Poems and Ballads* sont un sonnet intitulé *Théophile Gautier* et une *Ode à la Mémoire de Théophile Gautier*. C'est à leur propos que Mr Edmund Gosse dit :

Les poèmes en français de Swinburne, ainsi qu'un critique français me l'a spirituellement expliqué, sont parfaitement corrects et ressemblent à de véritables vers français dans la mesure où la meilleure poésie latine de la Renaissance ressemble à du Catulle (2).

Pour spirituelle que soit cette critique, elle dépasse un peu l'exactitude ; la forme de ces deux poèmes est prosodiquement parfaite ; mais on y trouve mieux qu'une parfaite application ;

(1) Cet article, d'un tour charmant et d'une compréhension excellente, a été réimprimé dans une édition privée à 20 exemplaires par les soins de MM. Thomas J. Wise et Edmund Gosse, sous le titre *Théophile*, plaquette in-8, Londres 1915.

(2) *Life of Swinburne*, 1915.

j'accorde qu'il y a des faiblesses dans l'Ode et que le souci d'user d'une combinaison rythmique propre à Gautier, qu'il s'agissait de louer, a entraîné Swinburne à mêler à la fois ses souvenirs de Gautier et ceux de Victor Hugo ; j'accorde encore que la fin du sonnet est faible, mais les deux quatrains en sont d'un homme qui a saisi non seulement le vocabulaire, la syntaxe, la métrique propres au français, mais encore cette plus insaisissable vertu, la mélodie particulière à chaque langue, ce sens secret qu'aucune règle précise ne détermine. N'est-il pas déjà surprenant de lire de la main d'un poète anglais ces huit vers :

Pour mettre une couronne au front d'une chanson,
Il semblait qu'en passant son pied semât des roses,
Et que sa main cueillit comme des fleurs écloses
Les étoiles, au front du ciel en floraison.

Sa parole de marbre et d'or avait le son
Des clairons de l'été chassant les jours moroses ;
Comme en Thrace, Apollon banni des grands cieux roses,
Il regardait du cœur l'Olympe, sa maison (1).

J'en connais beaucoup d'entre nous qui les signeraient volontiers.

Swinburne n'a publié que huit ou dix de ses poèmes français. Il est hors de doute qu'il a dû en composer un certain nombre d'autres avant de parvenir à cette aisance. Peut-être l'étude des papiers du poète à laquelle se livrent Mr Thomas J. Wise et Mr Edmund Gosse permettra-t-elle de découvrir d'autres poèmes français de Swinburne qui ne seront pas pour nous sans intérêt. Nous savons dès à présent le cas particulier que faisait le poète anglais de ces enfants étrangers de sa muse. Il le dit dans une lettre très récemment publiée et qui est intéressante, à plus d'un sens, en raison des événements présents :

Je n'ai rien d'autre à vous raconter, sinon la très flatteuse demande qui m'a été adressée en termes pressants par le directeur d'un journal français, d'un poème (en français naturellement) de ma main. Comme il me plaît d'être considéré comme un poète français tout aussi bien que comme un poète anglais, je suis en train de leur écrire un poème sur la musique de Wagner. J'espère que cela ne leur fera rien que le musicien soit un Allemand. Je hais ces gens-là à tout autre point de vue, mais je dois dire que la seule bonne chose que

(1) *Théophile Gautier* (Poems and Ballads, 2nd serie).

les Allemands puissent faire : la musique, il la font tellement mieux qu'aucun autre peuple, qu'aucun autre n'arrive même le second sur ce point. Jowett parle d'aller quelque part en Allemagne, en Bavière, je pense, ou dans quelque province méridionale, quand nous nous quitterons, mais je ne pense pas que cela soit avant quelques semaines d'ici. Il n'a pas voulu y aller l'an dernier ayant de trop bons sentiments pour souhaiter ou pour supporter d'être le témoin de leur exultation effrénée devant le pillage de la France et leur vol de ses provinces ; et de sa part, j'apprécie cela particulièrement, car ses tendances et ses relations sont, au rebours des miennes, beaucoup plus allemandes que françaises (1).

Nous n'avons point actuellement le poème dont Swinburne parle dans cette lettre, et ce n'est peut-être pas le seul qui se soit trouvé égaré. Ce qui est certain c'est qu'à mesure qu'on suit chronologiquement les poèmes français de Swinburne, on y remarque plus de qualités et moins de faiblesses. Cela ne peut pas venir seulement de l'accroissement du don lyrique même. Bien avant cette date Swinburne a donné, en anglais, la mesure complète de toutes ses ressources d'images, de pensées, de rythmes. La vérité est qu'en ce qui concerne ses poèmes français, Swinburne s'est peu à peu mieux dégagé des influences trop uniquement livresques qui avaient dicté ses premiers essais ; et ses deux derniers poèmes, le *Nocturne* et le Sonnet à la mémoire de Théodore de Banville méritent d'être cités entièrement.

Dans la forme si difficile et si étroite de la sextine, il est parvenu à donner la sensation d'une inspiration complètement française.

NOCTURNE

La nuit écoute et se penche sur l'onde
Pour y cueillir rien qu'un souffle d'amour,
Pas de lueur, pas de musique au monde,
Pas de sommeil, pour moi, ni de séjour.
O mère, ô Nuit, de ta source profonde
Verse-nous, verse enfin l'oubli du jour.
Verse l'oubli de l'angoisse et du jour ;
Chante ; ton chant assoupit l'âme et l'onde ;

(1) *The Boyhood of Swinburne*, p. 63. Il est évidemment question ici du journal *le Rappel* dont Auguste Vacquerie était le rédacteur en chef. Bien que cette lettre ne porte comme date que 24 juillet, l'allusion à l'Allemagne doit assurément la faire dater de 1872. Cet ami Jowett dont il parle était le « maester » du Balliol College à Oxford.

Fais de ton sein pour mon âme un séjour.
 Elle est bien lasse, ô mère, de ce monde
 Où le baiser ne veut pas dire amour,
 Où l'âme aimée est moins que toi profonde.
 Car toute chose aimée est moins profonde,
 O Nuit, que toi, fille et mère du jour ;
 Toi dont l'attente est le répit du monde,
 Toi dont le souffle est plein de mots d'amour,
 Toi dont l'haleine enfle et réprime l'onde,
 Toi dont l'ombre a tout le ciel pour séjour.
 La misère humble est lasse, sans séjour,
 S'abrite et dort sous ton aile profonde ;
 Tu fais à tous l'aumône de l'amour ;
 Toutes les soifs viennent boire à ton onde,
 Tout ce qui pleure et se dérobe au jour,
 Toutes les faims et tous les maux du monde.
 Moi seul je veille et ne vois dans ce monde
 Que ma douleur qui n'ait point de séjour
 Où s'abriter sur ta rive profonde
 Et s'endormir sous tes yeux loin du jour ;
 Je vais toujours cherchant au bord de l'onde
 Le sang du beau pied blessé de l'amour.
 La mer est sombre où tu naquis, amour,
 Pleine des pleurs et des sanglots du monde ;
 On ne voit plus le gouffre où naît le jour
 Luir et frémir sous ta lueur profonde ;
 Mais dans les cœurs d'homme où tu fais séjour
 La douleur monte et baisse comme une onde.

Envoi.

Fille de l'onde et mère de l'amour,
 Du haut séjour plein de ta paix profonde
 Sur ce bas monde épands un peu de jour.

On ne lira certainement pas sans intérêt ce passage d'une lettre écrite, à propos de ce poème, par Mr George Moore à Mr Edmund Gosse et que ce dernier a reproduite en appendice à sa *Vie de Swinburne* :

Un soir, chez Mallarmé (il recevait le mardi soir, mais vers 1880 il n'était pas encore une célébrité et il venait peu de monde à ses réceptions ; nous passions généralement le mardi soir ensemble, en tête à tête), un soir la conversation tomba sur Swinburne, et il me montra une longue correspondance écrite sur des feuilles bleues de papier écolier, d'une écriture hésitante, au sujet du poème qu'on avait demandé à Swinburne de publier, et qu'il publia en effet, dans *La*

République des Lettres, un *Nocturne*, une sextine écrite en français. Swinburne avait demandé à Mallarmé de modifier tout ce qu'il lui semblerait nécessaire de changer ; Mallarmé, en conséquence, avait modifié le second vers, et cela amena de la part de Swinburne au moins trois volumineuses épîtres. D'autres changements furent faits par Swinburne sur les indications de Mallarmé ; quels étaient-ils, je ne m'en souviens pas ; mais la correction de Mallarmé, je me la rappelle fort bien : Swinburne avait écrit :

La nuit écoute et se penche sur l'onde
Pour recueillir rien qu'un souffle d'amour.

Pour recueillir rien ne sonnait pas bien à l'oreille de Mallarmé, et son changement témoigne d'un goût exquis. Il changea le vers en « *pour y cueillir rien* »... Swinburne discuta la modification avec Mallarmé, en maintenant que la raison qu'il avait d'employer « recueillir » était qu'il lui semblait que « cueillir » s'appliquerait mieux à des poirames et des poires qu'à un souffle d'amour » (1)...

Nul doute que nous ne trouvions quelque jour dans les deux volumes de Correspondance de Swinburne, qui devront paraître prochainement et dont l'annonce a été récemment faite, ces lettres adressées à Mallarmé qui nous éclaireront sur le rôle de correcteur qu'il a joué dans la circonstance.

Longtemps après, en 1891, au moment même de la mort de Banville, Swinburne faisait une nouvelle incursion dans le jardin des Muses françaises, en écrivant dans la forme du sonnet une sorte de paraphrase française de la *Ballad of Melicertes* qu'il avait, pour le même propos, écrite en anglais et qui figure aujourd'hui, ainsi que le sonnet français, dans le recueil : *Astrophel and other poems*. A mon sens, c'est là son œuvre française la meilleure ; il a réussi à trouver un vers plus souple, un vers mieux à rendre son émotion ; on retrouve là quelque chose de cette fluidité, de cet incomparable accent qui marquent tant de ses inoubliables poèmes anglais. La poésie française de Swinburne a toujours un peu comme un parfum d'anthologie grecque, mais ici ce parfum se combine fort heureusement avec la grâce particulière du délicieux poète qui en formait l'objet et avec la nature même de son œuvre.

AU TOMBEAU DE BANVILLE

La plus douce des voix qui vibraient sous le ciel
Se tait ; les rossignols ailés pleurent le frère
Qui s'envole au-dessus de l'âpre et sombre terre,

(1) *Life of Swinburne*, p. 318.

Ne lui laissant plus voir que l'être essentiel,
 Esprit qui chante et rit, fleur d'une âme sans fiel.
 L'ombre élyséenne, où la nuit n'est que lumière,
 Revoit, tout revêtu de splendeur douce et fière,
 Melicerte, poète à la bouche de miel.
 Dieux exilés, passants célestes de ce monde,
 Dont on entend parfois dans notre nuit profonde
 Vibrer la voix, frémir les ailes, vous savez
 S'il vous aima, s'il vous pleura, lui dont la vie
 Et le chant rappelaient les vôtres. Recevez
 L'âme de Melicerte affranchie et ravie.

Quelqu'un autrefois a dit, paraît-il, des vers français de Swinburne qu'ils étaient « *les efforts géants d'un barbare* » ; même en prenant le mot « barbare » au sens où le prenaient les Grecs, il ne semble pas que ce soit juste. Il n'y a rien de géant en tout cela. Il est même surprenant, quand on considère toute l'ardeur, la fougue que Swinburne a dépensées si admirablement dans son œuvre, et quand on sait quelle sorte de fanatisme il nourrissait pour Victor Hugo et son œuvre, de ne pas trouver dans ses essais poétiques français plus de la grandiloquence et des effets chers au poète des *Contemplations*. Pour l'effort, il est vrai qu'on l'y sent en plus d'un endroit ; et cela ne peut surprendre ; il manquait peut-être à Swinburne, pour y réussir tout à fait, de savoir moins bien le français, et de le parler davantage. À connaître trop bien, littérairement, une langue, à ne la connaître que littérairement, on risque de ne pouvoir pas l'écrire ou de l'écrire intolérablement bien ; que l'on se reporte plutôt à certaines tentatives du même genre, de Gabriele d'Annunzio, entre autres. Les poèmes de Swinburne, du moins, peuvent se lire avec agrément ; ils ne sont pas seulement des tours de force ; il y passe un peu de son propre génie, un écho affaibli de sa sensibilité, et quelque chose de cette dévotion qu'il ne cessa de nourrir non seulement pour la littérature mais pour l'esprit de la France elle-même (1).

(1) Le goût que Swinburne prenait à écrire des poèmes français était assez connu pour qu'on ait cru même devoir publier comme étant de lui des strophes françaises où il n'était pour rien ; tel ce court poème de deux strophes : « Dolorida » qui figure encore sous son nom au British Museum, sous le titre : « In the Album of Adah Menken », in-18, de 4 p. (C. 59. C. 26) et que Swinburne déclara précisément n'être pas de sa main, dans une lettre publiée par le *Pall Mall Gazette* du 28 décembre 1883. (Cf. A bibliographical list of the scarcer and uncollected works of A. C. Swinburne, par Thomas J. Wise, Londres 1897.)

§

On ne saurait, dans une revue des « poètes français d'Angleterre », omettre le nom de John Payne. Cet écrivain, mort il y a peu de temps, si on ne peut lui attribuer le premier rang parmi les écrivains créateurs, doit cependant être rangé parmi les érudits et les traducteurs le plus singuliers. Parmi les œuvres dont il s'est fait le traducteur, John Payne compte les *Mille et une Nuits*, neuf volumes, le *Décameron de Boccace* en son entier, les *Quatrains d'Omar Kheyyam*, trois volumes, des *Poèmes d'Hafiz*, six volumes, des *Novels of Matteo Bandello*, et enfin l'*Œuvre de Maistre Francois Villon*, en son entier.

Sa dévotion pour Villon lui fit fonder une *Villon Society* par les soins de laquelle ont été éditées la plupart de ses œuvres, entre autres une série de six volumes qui, sous le titre général de *Flowers of France*, réunit assurément l'ensemble le plus étendu qu'on ait jamais composé de traductions anglaises d'après des poèmes français.

Il semble même que l'étonnante habileté de John Payne à traduire des vers français en vers anglais l'ait parfois entraîné au delà des bornes d'un goût excellent. C'est ainsi que dans les deux derniers volumes des *Flowers of France* qui sont consacrés aux plus récents poètes français, on rencontre une succession fort disparate où les noms et œuvres de M. Henri de Regnier ou de M. André Gide s'unissent singulièrement à ceux de Xavier Privas et de Jules Jouy.

Outre ce labeur déjà considérable de traducteur, John Payne a laissé une œuvre poétique personnelle réunie sous le titre de *The Poetical Works of John Payne* en deux volumes. Le premier tome porte cette dédicace qui mérite d'être relevée :

« Dédié à la mémoire de mon bien cher et bien sincèrement regretté Stéphane Mallarmé, esprit exquis et cœur d'or. »

C'est dans le tome II de cette œuvre poétique que l'on rencontre les contributions de John Payne à la littérature française d'Angleterre. On n'y trouve pas moins de sept poèmes en français ; trois sonnets réunis sous le titre général de *Soirs de Londres* et qui sont respectivement intitulés *Hyde Park*, — *A Stéphane Mallarmé* et *Kensington gardens*. Le second a peut-être le plus d'intérêt pour les lec-

teurs français ; s'il ne fait pas preuve d'une originalité très particulière, il dénote cependant un maniement point trop maladroit de notre langue et le goût que John Payne nourrissait pour notre pays et ses représentants intellectuels.

A STÉPHANE MALLARMÉ

Ami, te souviens-tu des longues causeries,
 Nous promenant le soir le long du Serpentin,
 Suivant, les yeux ravis, le rayon argentin
 Qui, revêtant les tons roses de rêveries,
 S'en allait lentement le long des éclaircies ?
 Douce, la nuit venait sur l'ombrage serein,
 Et dans l'eau satinée aux moirages d'étain
 Les gaseliers piquaient leurs flammes boucées.
 Cependant nous causions, pleins de la fin du jour,
 Du grand et puissant Art, cette noble maîtresse
 Qui serre nos deux cœurs de son fécond amour.
 Sur nos lèvres, — refrain qui revenait sans cesse, —
 Chantaient les vers aimés, les noms des grands amis.
 Et Londres pour un soir redevenait Paris (1).

Les autres œuvres poétiques en français sont une ballade « Cromwell Bilboquet » (plus exactement un Chant Royal prolongé), fort pleine de verve et dont le refrain est :

Lorsque la vie est courte et longue la bêtise.

Une *Ballade à Villon*, une *Ballade aux Critiques*, enfin un sonnet à *Théophile Gautier*, qui figura, auprès des vers de Swinburne, dans le « Tombeau de Théophile Gautier ».

La meilleure de ses œuvres françaises est incontestablement la *Ballade à Villon* ; il semble que la dévotion particulière qu'il nourrissait pour ce grand poète français l'ait mieux inspiré que partout ailleurs. La prosodie de John Payne n'est point toujours exempte de quelques taches ; ses œuvres françaises sont assurément plus le produit d'une érudition fort vive que de cette singulière transposition poétique d'une langue à une autre que nous trouvons chez Swinburne, ou chez Mr George

(1) Voici quelques indications relatives aux ouvrages de John Payne auxquels on a fait allusion ici : *Flowers of France, The latter days, Ackerman to Waverley, Representative poems of the nineteenth and twentieth centuries, rendered into English verses, in accordance with the original forms, by John Payne. Printed for the Villon Society by private subscription and for private circulation only. London. MDCCCXIII.*

The Poetical Works of John Payne, in two volumes. London MDCCCXII, printed for the Villon Society by private subscription and for private circulation only. Les poèmes en français se trouvent entre les pages 180 et 211 du t. II de cet ouvrage.

Moore, on le verra peu après ; mais la *Ballade à Villon* mérite d'être citée ici comme un témoignage de sa meilleure veine.

BALLADE A VILLON

Grand écolier, toi, mon noble poète,
Par qui, premièrement, cœur attendri,
La souffrance du peuple chant s'est faite,
Belle âme de Villon, tu m'as souri
Mainte année, à travers l'injuste oubli.
Et je me suis promis, braille que braille,
Contre la mort de livrer ta bataille
Et, redisant ta chanson tout au long,
Malgré toute la classique canaille,
Crier salut à l'écolier Vil'.

Or, maître aimé, si, du sublime faite
Du ciel de l'art où tu t'es établi,
Ton doux regard sur mon œuvre s'arrête,
Pardonne-moi de n'avoir point suffi,
De tout mon cœur et de tout mon envi,
A retresser l'étincelante maille
De ton beau vers qui pleure et chante et raille.
En transvasant dans mon grossier con
Ton noble vin, j'ai dû, vaille que vaille,
Crier salut à l'écolier Villon.

C'est bien peu vraiment ce que je souhaite,
Je ne me fais pas fort, non, Dieu merci,
D'être vainqueur ; une noble défaite
En ton honneur, voilà tout mon souci.
Je n'ai voulu que t'honorer ; ainsi
Si je n'ai pu, de toute ma rimaille,
Dire tes gentes filles, ta prêtraille,
Tes compagnons, tes jeux, doux vagabond,
Pardonne-moi de croire qu'il me faille
Crier salut à l'écolier Villon.

Envoi.

Prince d'iceux qui n'ont ni sou ni maille,
Dieu fasse que ton doux esprit tressaille
D'aise en entendant célébrer ton nom,
Et même, de ma voix de faible taille,
Crier salut à l'écolier Villon.

Assurément ce n'est point là une ballade selon les règles les plus exigeantes de la prosodie orthodoxe, et Villon lui-même ou surtout Banville s'y fussent plaints de n'y pas trouver toujours assez d'appui dans les consonnes. On n'y sent pas cette

liberté naturelle, cette aisance innée de la rime qui est le propre de ceux qui se sont accoutumés de longtemps à se jouer de toutes les difficultés et chez qui le vocabulaire vient sans effort à la rescousse de la rime. Telle qu'elle est toutefois, l'on accordera qu'elle est mieux qu'un exercice passable ; elle ne se sent point par trop des peines de la mémoire ou du dictionnaire ; elle passe assurément, dans son genre, les gloires caduques où s'illustrèrent jadis, sur les bancs de nos écoles, nos prédécesseurs en mal de vers latins.

Pourtant un homme s'est rencontré, comme eût dit Bossuet, d'une ingéniosité d'esprit étonnante, et qui, le mieux du monde depuis Hamilton probablement, s'est diverti à écrire des vers dans une langue qui n'est point la sienne ; il serait malaisé d'en trouver de plus naturellement ingénieux en ce genre de la part d'un étranger, que ceux que nous devons à Mr George Moore.

Au reste il s'en est fallu de peu que Mr George Moore, au lieu d'appartenir à l'histoire littéraire d'Angleterre, n'appartînt à celle de France ; et pour nous, il nous faut le regretter ; les écrivains qui ont à la fois du charme, de l'esprit d'observation et le souci du style ne sont point si nombreux que nous n'eussions pu en accueillir un de plus avec profit.

Les dieux ont protégé l'Angleterre en lui conservant un écrivain d'une liberté de pensée et d'expression dont elle avait précisément besoin ; mais Mr George Moore a failli, comme Hamilton, il y a deux cents ans, n'écrire que dans notre langue. Je l'ai entendu me le dire lui-même, un soir qu'assis en sa compagnie, au coin du feu, dans cette pièce où une belle figure de Manet met au mur sa note si française de souple et nerveuse délicatesse, je l'écoutais me raconter avec son inépuisable sûreté d'esprit et de mémoire ses souvenirs du temps où il fréquentait amicalement Manet, Zola, Degas, Mallarmé et tant d'autres aujourd'hui disparus, mais qui revivent avec une si vivante authenticité quand il les évoque. Je l'ai entendu me dire qu'en suivant un jour une rue, à Paris, voilà quelque trente ans, tout occupé par une idée de conte ou de roman, il s'aperçut que la forme et cette première expression du travail littéraire lui venait à l'esprit non plus en anglais mais en français. Des difficultés en Irlande qui obligèrent Mr George Moore à y retourner prendre soin de ses intérêts le rendirent à la pensée anglaise.

Si Mr George Moore est devenu l'auteur universellement discuté et apprécié dans les pays de langue anglaise qu'il est aujourd'hui, l'auteur d'*Esther Waters*, d'*Ave, Salve, Vale*, des *Memoirs of my dead life*, de *Brook Kerith*, il ne se cache pas d'en rejeter tout le mérite sur la France.

Je ne savais guère comment écrire, alors, je notais tant bien que mal mes sensations et mes pensées. Un jour je voulus me divertir à écrire pour « The Lake » (ce roman que je venais d'achever) une dédicace en français à l'intention d'Edouard Dujardin. C'est en écrivant en français cette sorte de préface, me dit Mr George Moore, que j'ai découvert comment il me fallait écrire en anglais ; si l'on veut bien s'accorder à me reconnaître un style, c'est de ce jour-là que date pour moi sa découverte ; et la première conséquence que je rencontrai en écrivant cette préface fut de me conduire à récrire ce livre même que je pensais avoir terminé.

L'étendue de cette préface dépasserait le cadre de cet article, mais comment se priver d'en citer du moins ceci :

C'est dans ce jardin, à l'orée de la forêt et dans la forêt même, parmi la mélancolie de la nature primitive, et à Valvins où demeurerait notre vieil ami Mallarmé, triste et charmant bonhomme, comme le pays du reste (n'est-ce pas que cette tristesse croît depuis qu'il s'en est allé ?) que vous m'avez entendu raconter *Le lac*.

A Valvins, la Seine coule silencieusement tout le long des berges plates et grâciles, avec des peupliers alignés ; comme ils sont tristes au printemps, ces peupliers, surtout avant qu'ils ne deviennent verts, quand ils sont rougeâtres, posés contre un ciel gris, des ombres immobiles et ternes dans les eaux, dix fois plus tristes quand les hirondelles volent bas. Pour expliquer la tristesse de ce beau pays parsemé de châteaux vides, hanté par le souvenir des fêtes d'autrefois ; il faudrait tout un orchestre. Je l'entends d'abord sur les violons ; plus tard on ajouterait d'autres instruments, des cors, sans doute ; mais pour rendre la tristesse de mon pauvre pays là-bas il ne faudrait pas tout cela. Je l'entends très bien sur une seule flûte placée dans une île entourée des eaux d'un lac, le joueur assis sur les vagues ruines des forteresses des anciens guerriers normands. Mais, cher ami, vous êtes Normand et peut-être bien que ce sont vos ancêtres qui ont pi lé mon pays ; c'est une raison de plus pour que je vous offre ce roman. Acceptez-le sans le connaître davantage et n'essayez pas de le lire ; ne vous donnez pas la peine d'apprendre l'anglais pour lire « Le Lac » ; que le lac ne soit jamais traversé par vous... Lorsqu'on dédie un livre, on prévoit l'heure où l'ami le prend,

(1) *The Lake*. (William Heineman, éd. Londres 1905).

jette un coup d'œil et dit : « Pourquoi m'a-t-il dédié une niaiserie pareille ? » Toutes les choses de l'esprit, même les plus grandes, deviennent niaiseries tôt ou tard. Votre ignorance de ma langue m'épargne cette heure fatale. Pour vous mon livre sera toujours une belle et noble chose. Il ne peut jamais devenir pour vous banal comme une épouse. Il sera pour vous une vierge, mieux qu'une vierge, il sera pour vous une demi-vierge. Chaque fois que vous l'ouvrirez, vous penserez à des années écoulées, au jardin où les rossignols chantent, à la forêt où rien ne se passe, sauf la chute des feuilles, à nos promenades à Valvins pour voir le cher bonhomme ; vous penserez à votre jeunesse et peut-être aussi à la mienne. Mais je veux que vous lisiez cette dédicace, et c'est pour cela que je l'ai écrite en français, dans un français qui vous est très familier, le mien. Si je l'écrivais en anglais et la faisais traduire dans le langage à la dernière mode de Paris, vous ne retrouveriez pas les accents barbares de votre vieil ami. Ils sont barbares, je le conçois, mais il y a des chiens qui sont laids et que l'on finit par aimer....

On voit par là avec quelle grâce Mr George Moore eût pu être un prosateur français ; mais il eût pu tout aussi bien être un poète. Comme je lui parlais de ses poèmes :

— Ce sont là des jeux, voyez-vous, me dit Mr George Moore, je ne suis pas dupe ; je ne me flatte point comme Swinburne de vouloir être considéré comme un poète français ; les vers que je me suis plu à reproduire dans les *Confessions d'un jeune homme*, je les regarde comme des documents du temps dont datent ces Confessions ; je les donne pour ce qu'ils valent ; eux aussi ils sont quelques-unes des expériences de ma jeunesse, je ne prétends point qu'elles aient été toutes admirables, mais j'y ai pris du plaisir.

C'est en effet dans la dernière édition des « Confessions of a young man », que l'on trouve tous les poèmes français de Mr George Moore, du moins ceux qu'il a conservés du temps où il se divertissait à ces expériences françaises ; ce sont un *Sonnet à Swinburne*, écrit en manière de dédicace pour un drame : « *Luther* ».

Je t'apporte mon drame, ô poète sublime,
Ainsi qu'un écolier au maître sa leçon.
Ce livre, avec fierté, porte comme écusson
Le sceau qu'à nos esprits ta jeune gloire imprime.
Accepte, tu verras la foi mêlée au crime
Se souiller dans le sang sacré de la raison
Quand surgit, rédempteur du vieux peuple saxon,
Luther à Wittemberg, comme Christ à Solime.

Jamais de la cité le mal entier ne fuit,
 Hélas, et son autel y fume dans la nuit ;
 Mais notre âge a ceci de pareil à l'aurore
 Que c'est un divin cri du chasseur éternel,
 Le tien, qui, pour forcer le jour tardif d'éclore,
 Déchire avec splendeur le voile épars du ciel.

L'hommage du jeune écrivain au grand poète d'*Atalanta in Calydon* avait tout lieu de le séduire ; et il était délicat de se servir pour cela d'une langue pour laquelle Swinburne, comme nous l'avons vu, montrait tant d'affection.

C'est encore une *Nuit de septembre* où l'on peut lire, entre autres, ces deux strophes parfaites :

..... Parmi ces rochers, dans le sable,
 Sous les grands pins d'un calme amer,
 Surgit notre amour périssable,
 Faim de tes yeux, soif de ta chair.
 Je suis ton amant, et ta blonde
 Gorge tremble sous mon baiser,
 Et des feux de l'amour inonde
 Nos deux cœurs sans les apaiser.....

C'est un poème « inspiré par un tableau de Rubens » (le portrait d'Hélène Fourment du musée de la Haye) ; c'est encore ce petit poème suggéré par un tableau de Lord Leighton :

De quoi rêvent-elles ? De fleurs,
 D'ombres, d'étoiles ou de pleurs ?
 De quoi rêvent ces jeunes femmes,
 De leurs amours ou de leurs âmes ?
 Pareilles aux lys abattus,
 Elles dorment les rêves tus,
 Dans la grande fenêtre ovale,
 Sous un ciel gris comme une opale.

Mais c'est surtout cette ballade, que l'on ne trouvera que dans la plus récente édition des *Confessions of a young man*. Elle appartient à un tout autre genre : à celui dont, en France, Villon et Ronsard nous ont donné les premiers modèles. Ce n'est point là de la poésie pour pensionnaires ; mais Mr George Moore n'a jamais eu dessein de s'interdire d'étudier les sujets qui l'intéressaient, comme tout écrivain qui se respecte.

Cette ballade est la seule que Mr Moore ait pu retrouver, de toute une série du même genre qu'il avait écrite autrefois, et

qu'au hasard d'un déplacement il égara dans une armoire à Dublin, il y a bien des années. Je signale le fait pour éviter les fausses attributions qui pourraient en être faites par la suite, si jamais ces autres poèmes avaient la bonne fortune de se retrouver en d'autres mains. Mr George Moore me récita celle-ci voilà quelques mois ; et comme je l'en louai, il s'obstina à me laisser entendre que je ne le faisais que par politesse française, et par sympathie pour ses autres ouvrages anglais. C'est un des rares points sur lesquels je n'ai pu m'entendre avec Mr Moore, et ne pouvant le convaincre du goût que m'inspire cette ballade, tout à la fois régulière et de mauvaise vie, si je puis dire, j'ai cru bon de prendre le parti, grâce à l'aimable entremise de son éditeur (1), de la soumettre au public français qui en pourra juger comme moi-même.

BALLADE D'ALFRED, L'ALFRED AUX BELLES DENTS

Je suis Alfred, l'Alfred aux belles dents,
Un très grand mac, illustre dans le square.
J'ai du pognon et de beaux vêtements,
Fins escarpins, gants, bague à grosse pierre,
Car sur le truc ma femme est la plus chère.
Toujours de l'or, trois guineas, au moins deux,
Pour le plaisir d'un petit ordinaire.
Il en faut bien des messieurs sérieux.

Je m'absente du billard, par moments,
Pour voir si la putain travaille... Un verre ?
Bah ! la tournée et plus d'emmerdements !
Copains, trinquons à la santé d'un père
Qui vient chez nous dans la nuit solitaire :
Il fait l'amour et n'est pas de ces gueux
Qui casquent mal, et sont si durs à plaire.
Il en faut bien des messieurs sérieux !

Le maquereau seul, parmi les amants,
Plane au-dessus de tout amour vulgaire ;
Il met la main sur les petits romans
Qui troublent l'âme et font manquer l'affaire.
Les temps sont durs ; sans le miché, que faire ?
Et, nom de Dieu, pourquoi se ficher d'eux ?
Je gueule au nez du roussin, ce faux frère :
Il en faut bien des messieurs sérieux !

(1) C'est, en effet, à l'extrême obligeance de Mr William Heinemann que j'ai dû non seulement la communication du texte de cette ballade (non encore publiée, quoique sur le point de l'être), mais encore l'autorisation de reproduire ici les poèmes de Swinburne et de Mr George Moore dont il est l'éditeur, ainsi que de toutes les œuvres de ces auteurs. Il me plait de l'en remercier ici.

Envoi.

Roi du trottoir, je le suis ; et très fière,
Elle m'attend, la voix pleine d'aveux.
Je prends la braise, et je la f... par terre.
Il en faut bien des messieurs sérieux !

En ce dialogue entre sa Conscience et lui-même au cours duquel Mr George Moore dans son livre reproduit cette ballade ; il fait dire à la Conscience :

Votre ballade ne me paraît pas meilleure à la seconde audition qu'à la première. Votre ballade m'insupporte, en voilà assez.

Il faut toujours se défier un peu de Mr George Moore, surtout quand il fait intervenir la Conscience ; laissons la morale avec la conscience, gardons la ballade, et tenons-la pour bonne. Pour ma part, elle m'a semblé meilleure à l'entendre une seconde fois qu'à la première. Malheureusement je ne puis transcrire l'amusante diction de Mr Moore, ni comment, ses yeux bleus pâles souriant sous la courbe de ses mèches blanches, il la ponctuait pour moi d'un : « Vous savez, je suis toujours un peu farceur. »

Et ce jour-là je pensais plus encore à celui que Baudelaire appelle avec affection, quelque part, *ce sentimental farceur*, ce Lawrence Sterne dont Mr George Moore poursuit dans son style anglais, la vivante, narquoise et mordante tradition, et qui, voilà cent cinquante ans, était venu lui aussi d'Irlande en France pour nous montrer comment on sait comprendre les Français de l'autre côté du détroit.

Je ne prétends point avoir montré tous les exemples de la « poésie française d'Angleterre », mais on m'accordera qu'il se trouve ici la preuve de son existence et de sa variété. Cette façon d'hommage que les écrivains d'outre-Manche nous rendent, ne valait-elle pas aussi d'être rappelée comme un témoignage encore de cette « Entente », dont les lettres ont, bien avant les circonstances de la politique, tressé les liens et affermi la durée ?

G. JEAN-AUBRY.